



par Edward M. Churchill

Adaptation en français par Gérard Hawkins et Robert Dardenne de l'article en anglais "Betrayal at Ebenezer Creek", publié dans le magazine *Civil War Times* d'octobre 1998

Le brigadier général Jefferson C. Davis n'avait vraiment aucune raison de se plaindre des Noirs qui fournissaient sa main-d'œuvre. Ceux-ci suaient sang et eau pour permettre à son XIV^e corps de suivre le rythme des 62.000 hommes de l'armée du général William T. Sherman. Ces "pionniers noirs" s'efforçaient de rendre praticables les routes sablonneuses de la Géorgie aux lourds wagons du charroi fédéral et dégageaient constamment les obstructions que les troupes rebelles érigeaient sur sa route. Pourtant, Davis était irrité par l'afflux des milliers de réfugiés noirs que drainait son convoi vers la côte géorgienne. Il ne parvenait pas à s'en débarrasser depuis que l'armée de l'Union les avait libérés lors de la prise d'Atlanta, à la fin 1864.

L'armée fédérale nourrissait les "pionniers noirs" en échange de leur labeur et prenait soin des réfugiés qui se rendaient utiles comme muletiers, cuisiniers ou domestiques. Cependant, aucune assistance n'était prévue pour les autres. Dès lors, des centaines de femmes noires, d'enfants et de vieillards erraient quotidiennement dans les camps en quête de quelque nourriture. Leur condition de vie était plus ou moins acceptable lorsque l'armée pouvait piller des régions agricoles, mais lorsque celle-ci approcha les zones peu fertiles de la côte, elle ne trouva plus grand chose pour assurer son approvisionnement sur le terrain

"Nous avons quitté les plaines riches et ondoyantes de l'intérieur et sommes descendus dans une contrée plate et sablonneuse qui borde la mer sur des milliers de kilomètres" rapporta le capitaine Charles A. Hopkins du 13^e régiment d'infanterie du New Jersey. "(...) Le pays est couvert en grande partie de pins majestueux, leur tronc libre de toute branche s'élève sur une hauteur de dix-huit à vingt mètres. Bien que magnifiques, ces pinèdes n'étaient pas fertiles et la nourriture, en particulier le pain, commença à manquer. Nous le remplacions par du riz que nous trouvions en abondance ; mais vu notre manque d'outils, ce dernier s'avérait très difficile à décortiquer".

Exténués par leurs misérables moyens de subsistance, les réfugiés mirent le tempérament colérique de Davis à rude épreuve en ralentissant sa marche. Ce dernier était impatient d'atteindre Savannah, la destination finale de Sherman lors de sa marche destructrice de 400 kilomètres d'Atlanta à la côte géorgienne. Cependant, la progression de ses troupes durant les derniers 40 kilomètres du voyage s'était révélée un véritable cauchemar dans la mesure où son XIV^e corps avait constamment subi les agressions de la cavalerie du général confédéré Joseph Wheeler. De l'avis de Davis, une cadence de marche accélérée s'imposait afin d'échapper à la cavalerie rebelle.

Lorsque, le 3 décembre 1864, son convoi atteint Ebenezer Creek, une rivière en crue et, de surcroît, recouverte d'une fine couche de glace, Davis envisage plus qu'une banale traversée sur un ponton de fortune. Il entrevoit l'occasion de se débarrasser des réfugiés qui ralentissaient son armée. Sa méthode serait suffisamment subtile pour éluder tout blâme ultérieur. La controverse suivrait peut-être, mais il en avait l'habitude.

Le général Jefferson Davis, qui avait reçu le surnom ingrat de "*Général Reb*", (on devine pourquoi), était non seulement un soldat expérimenté de l'armée régulière, mais également un homme d'action. Grossier et irascible, il avait acquis une sale réputation à la suite d'une éphémère mais violente dispute avec le général William Nelson. En août 1862, Nelson et Davis s'étaient querellés sur la manière de défendre Louisville, Kentucky, que commandait alors Nelson. Mis hors de lui, ce dernier avait ordonné à Davis, son subordonné, de vider les lieux. Les deux hommes se rencontrèrent par hasard quelques semaines plus tard dans un hôtel de Cincinnati. Offensé par le comportement de Nelson lors de leur entrevue précédente, Davis exigea aussitôt de lui des excuses, mais ce dernier refusa obstinément de les lui présenter. Enragé, Davis dégaina son revolver et l'abattit froidement à bout portant. Les autorités ne cherchèrent pas vraiment à élucider tous les aspects de cette affaire et elles relâchèrent Davis après l'avoir fait brièvement prisonnier.

A lors que le XIV^e corps se prépare à traverser la Ebenezer Creek sur un ponton construit à la hâte, Davis insiste pour que les réfugiés soient tenus à l'arrière, officiellement "*pour leur propre sécurité (...) parce que les cavaliers de Wheeler contesteraient leur avance*". Sous prétexte d'un possible grabuge à l'avant, "*les Nègres sont informés de ne pas s'engager sur le ponton avant que toutes les troupes et les wagons l'aient traversé*" rapporte le colonel Charles D. Kerr du 126^e régiment de cavalerie de l'Illinois, qui était posté à l'arrière du convoi. "*Un garde fut mis en faction pour faire respecter cet ordre, mais les Nègres étant comme d'habitude patients et dociles, sa présence s'avéra vraiment inutile*".

Si les événements qui se déroulèrent après la traversée de la Ebenezer Creek sont confus, en revanche, il est certain que Davis ordonna le démantèlement immédiat du ponton, abandonnant derrière lui les réfugiés en état d'hystérie sur la rive opposée de la rivière. Kerr écrit que "*dès que les Fédéraux parvinrent à leur destination, l'ordre fut donné aux hommes du génie de démolir le ponton et de ne laisser aucun Nègre traverser la rivière*". "*Cet ordre fut obéi à la lettre*" continua-t-il, "*je me suis alors mis en selle et j'ai ensuite été le témoin d'une scène que je prie mes yeux de ne plus jamais revoir*".

Le nombre de Noirs abandonnés à leur sort demeure indéterminé, mais le chiffre avancé de 5.000 constitue une évaluation minimaliste. "*Le grand nombre de réfugiés qui nous suivaient (...) est estimé à des dizaines de milliers*" prétend le capitaine Hopkins du New Jersey. Le général Oliver O. Howard, commandant la droite de l'armée de Sherman (y compris le corps de Davis), se rappelle avoir vu "*des cohues d'esclaves en tous genres, du bébé dans les bras d'un vieux bougre qui boitillait aux Nègres de toutes tailles aux costumes rapiécés qui s'entassaient dans des carrioles tirées par des mulets en piteux état*". Etant donné que les réfugiés les plus costauds travaillaient dans le "corps des pionniers"

situé à l'avant de la colonne, la troupe de Noirs qui se trouvaient à l'arrière comprenait principalement des femmes, des enfants et des vieillards.

Ce qui se passa ensuite conduisit à penser que Davis prémédita son acte car il est clair qu'il n'était pas des mieux intentionnés sur le sort des réfugiés qui gangrenaient son armée. De plus, son attitude sans équivoque à l'égard de l'esclavage ne plaide pas en sa faveur bien que Sherman prétendît mordicus que son brigadier *“ne manifestait aucune hostilité à l'égard des Nègres”*.

Kerr observa la cavalerie de Wheeler se rapprocher des réfugiés. *“Sans armes et impuissants, ces malheureux levèrent leurs mains et implorèrent du commandant du corps confédéré la protection qui leur avait été promise”* écrit-il, *“(…) mais leurs prières furent vaines et, poussant des cris d'angoisse et de désespoir, hommes, femmes et enfants se jetèrent par centaines dans le cours d'eau turbide où bon nombre d'entre eux se noyèrent sous nos yeux. De ce que nous avons appris de ceux qui restèrent sur la terre ferme”* poursuit-il, *“leur sort aux mains des troupes de Wheeler ne fut guère plus enviable”*. En effet, les cavaliers rebelles les massacrèrent à coup de sabre, de revolver et de carabine. Ensuite il regroupèrent les survivants et les renvoyèrent à leur ancien maître ou propriétaire.

Les descriptions de ces atrocités rapportées par Kerr ne rencontrent par la suite que le scepticisme général, ce qui le contraignit à défendre son honnêteté. *“Je parle de ce que j'ai vu de mes propres yeux, non à travers ceux d'un autre”* affirme-t-il, *“(…) et quiconque n'était pas sur les lieux ne peut en dire autant”*. Il laisse cependant à un autre, le commandant James A. Connolly de l'Illinois, le soin d'épingler Davis. *“J'ai rédigé aujourd'hui le brouillon d'une lettre concernant le traitement que le général Davis infligea aux Nègres de Ebenezer Creek”* écrit Connolly deux semaines après l'incident. *“Je veux que cette affaire soit soumise à la Commission militaire du Sénat. Elle éclairera peut-être ces messieurs sur leur décision de confirmer son (Davis) brevet de commandant général. Je demeure encore indécis sur l'identité de la personne à qui je destine ma missive”*.

Connolly décide finalement d'envoyer sa lettre à un congressiste qui s'empresse aussitôt de la transmettre à la presse. Le secrétaire à la Guerre, Edwin M. Stanton, réagit immédiatement à cette fâcheuse publicité en fonçant jusqu'à Savannah que l'armée de Sherman avait capturé le 21 décembre, afin d'enquêter sur cette affaire. Il n'avait pas annoncé sa venue, mais le général Henry W. Halleck en avait averti Sherman en ces termes : *“Ils disent que vous manifestez une aversion presque criminelle pour les Nègres (...), que vous les avez expulsés de vos rangs, que vous les avez empêchés de vous suivre en coupant les pontons derrière vous, ce qui eut pour conséquence le massacre d'un grand nombre d'entre eux par la cavalerie de Wheeler”*.

Stanton arrive à Savannah le 11 janvier 1865 et commence aussitôt son enquête. Selon Sherman, *“Il s'intéressa tout particulièrement au général Jefferson C. Davis qui prétendait être un démocrate hostile aux Nègres”*. Dans ses mémoires d'après-guerre, Sherman raconte *“qu'il exposa toute l'affaire à l'entière satisfaction de Stanton”* et qu'il lui conseilla de ne rien conclure précipitamment. Comme la démarche de ce dernier résultait de la pression des Républicains radicaux, Sherman écrivit également : *“Nous avons tous ressenti de la sympathie pour ces pauvres Nègres (...) mais une sympathie différente de celle de M. Stanton, qui n'était pas purement humanitaire mais plutôt politique”*.

Les propos contenus dans une lettre adressée à sa femme Ellen, peu avant son départ de Savannah pour la côte géorgienne, illustrent encore mieux son sentiment vis-à-vis des Noirs : *“M. Stanton est venu ici et est guéri de cette absurde affaire de Nègres. Chase (Salmon P.) et d'autres m'ont écrit pour tenter de changer mes opinions, mais vous savez que je ne le peux pas car, si je tente de verser dans l'hypocrisie, cela transpirerait dans chacune de mes phrases. Je veux les meilleurs soldats du pays et ne tenterai aucun exploit militaire avec des moyens douteux. Nous n'avons pas de soldats noirs dans notre armée et, d'une manière générale, nous préférons des soldats blancs. La question noire commença*

alors à surgir (...) et nombreux sont ceux qui prédirent non seulement que les esclaves obtiendraient leur liberté, mais qu'ils auraient également des voix. Je ne pouvais pas alors me douter d'une telle conséquence mais je savais que l'esclavage, en tant que tel, était mort à jamais. Je n'ai cependant jamais pensé que les esclaves seraient soudainement et sans préparation transformés en électeurs égaux en tous points aux autres, tant politiquement que socialement".

Lorsque l'on juge Sherman et ses actions avec un certain recul, il faut se rendre à l'évidence que si sa position à l'égard des Noirs est quelque peu choquante aujourd'hui, elle était loin de l'être en son temps. La majorité des volontaires de l'Union et des Nordistes en général, ne partageait pas la même opinion à l'égard de l'émancipation des esclaves et s'opposait violemment au suffrage des Noirs.

Etant donné les préjugés de l'époque, le fait que les autorités de l'Union aient justifié l'incident d'Ebenezer Creek comme une "nécessité militaire" n'est point surprenant. Elles ne réprimandèrent ni inquiétèrent du reste aucun des officiers impliqués dans cette affaire. La plupart d'entre eux progressèrent d'ailleurs dans leur carrière professionnelle.

Howard, le supérieur de Davis, décrit comme *"le gentleman le plus chrétien de l'armée de l'Union"*, fonda plus tard la Howard University, un collège pour Noirs à Washington, D.C. Il devint également le premier directeur du Freedmen Bureau que le gouvernement fédéral instaura après le conflit pour aider les esclaves récemment libérés à mieux vivre leur transition d'esclave à citoyen.

La cavalerie de Wheeler encourut un blâme pour son rôle dans le massacre d'Ebenezer Creek, mais cela n'entacha nullement la réputation de son jeune commandant. Wheeler servit à la Chambre des représentants de 1885 à 1900 et comme major général lors de la guerre hispano-américaine de 1898.

Davis traversa toute l'agitation liée à l'affaire d'Ebenezer Creek avec la même désinvolture que celle qui l'avait ramené à son commandement après le meurtre gratuit du général Nelson. Au lieu de subir des poursuites judiciaires, il obtint le brevet de major général.

Quant à William T. Sherman, le commandant responsable des actions de Davis, le Congrès le remercia officiellement pour la guerre révolutionnaire "totale" qu'il avait menée lors de sa "marche à la mer". En mai 1865, lors de la grande parade des armées à travers Washington, D.C., qui célébrait la victoire de l'Union, la foule héra Sherman comme un héros. Quelques années plus tard, le nouveau président Ulysse S. Grant le promut au grade de *"full General"* et de général en chef de l'armée américaine.

Après le conflit, Sherman dépeignit dans ses mémoires l'accueil chaleureux que les Noirs lui réservèrent ainsi qu'à ses hommes lors de sa marche à travers la Géorgie. *"Les Nègres étaient tout simplement fous de joie"* dit-il. *"Chaque fois qu'ils entendaient mon nom, ils accouraient et se groupaient autour de mon cheval ; ils criaient et priaient d'une manière qui leur était propre et qui possédait une éloquence naturelle qui aurait déplacé des pierres"*.

Il est regrettable que Sherman n'ait pas été suffisamment "déplacé" pour rendre justice aux victimes oubliées du massacre d'Ebenezer Creek.

